

Les Dates en Histoire

(Causerie)

MESDAMES, MESSIEURS,

En histoire, une date est toujours intimement liée à un fait : c'est un mariage de raison !

S'ensuit-il que l'accord soit toujours parfait entre les deux conjoints ? Hélas ! la vérité m'oblige à avouer qu'il n'en est rien et la faute n'incombe ni à l'un, ni à l'autre.

Parfois, on les a réunis au petit bonheur ; souvent avec les meilleures intentions du monde, sans se souvenir des fluctuations de la mode changeante qui gouverne leurs destinées.

Aussi, souvent date varie, et bien fol est qui s'y fie.

Je m'explique.

Comment connaissons-nous les dates ?

C'est là une question que l'enfant ne se pose pas. Et quand je dis « l'enfant », il est bien entendu que beaucoup d'hommes restent enfants, toute leur vie. Grand privilège — au dire de l'Évangile — puisqu'il est un gage de la vie glorieuse !

Heureusement pour vous et pour moi que d'autres chemins y conduisent, et que la passion historique ne figure pas parmi celles qui font les réprouvés !

Qui donc s'étonne de voir les dates anciennes, dans tous les pays dont il étudie le passé, chiffrées avant J. C. Il est clair pourtant que les peuples anciens ne comptaient pas par années avant J. C. Et

même les peuples modernes n'y sont venus que lentement. L'histoire ancienne du bon Rollin compte encore par années « *a constitutione mundi* ». Même au XIX^e siècle, on a continué souvent à dater l'histoire romaine d'après la fondation de Rome, ou l'histoire grecque par olympiades : les Allemands surtout, Mommsen le premier, tenaient à ces habitudes un peu pédantesques.

Ce n'est pas tout. Une fois adopté le principe d'une datation uniforme par années avant et après J. C., reste à l'appliquer. Là git la difficulté. Raccorder entre elles les chronologies des différents pays, puis les fixer d'après la naissance de J. C., c'est poser des problèmes d'une étrange complication.

Le calendrier romain, par exemple, était fort imparfait.

Jusqu'à César, l'année était de douze mois lunaires, auxquels on ajoutait de temps à autre un mois intercalaire pour rattraper les 10 ou 11 jours d'écart entre l'année lunaire et l'année solaire.

Cette intercalation devait, en principe, depuis environ 300 ans avant J. C., se faire tous les deux ans, sous forme d'un mois de 22 ou 23 jours, alternativement. Mais les pontifes, à qui incombait ce soin, ne s'en acquittaient pas toujours régulièrement; et, quand César établit le calendrier julien, il fallut intercaler 3 mois d'un coup, et faire une année de 445 jours.

Et puis, à Rome, l'année n'a pas toujours commencé à la même date. C'est seulement à partir de 153 avant J. C.

qu'elle commence le 1^{er} janvier, en ce sens que c'est d'après l'entrée en charge des consuls que l'on se met alors à dater. Auparavant, c'était au 15 mars, et en 300 avant J. C., au 1^{er} mai.

D'où il suit qu'une année consulaire ancienne chevauche sur deux de nos années actuelles, ce qui n'est pas pour simplifier nos calculs. N'eut-il pas été plus simple pour les Romains, demanderez-vous, de compter d'après la fondation de leur ville?

Cette date elle-même était fort discutée, et c'est seulement au temps de César que Varron fit prévaloir la date devenue classique de 753.

Pour la Grèce, les difficultés sont plus complexes encore.

Ici, pas de peuple souverain comme Rome en Italie. Chaque cité grecque a son ère et son calendrier. Très tard, au III^e siècle seulement, on commence à compter par olympiades, en prenant pour point de départ la 1^{re}, qui, pour nous, répond à 776 avant J. C.

Or, les jeux olympiques ont lieu en août, d'où manque de concordance avec les calendriers locaux, et avec celui des Romains.

Aussi voit-on souvent un flottement de six mois, même quand les dates sont bien indiquées en olympiades, à moins que le jour précis de l'événement ne soit connu.

A plus forte raison, la difficulté est-elle inextricable, quand on passe aux chronologies orientales.

Si l'on n'avait quelques points de repère,

éclipses de soleil notamment, ce serait le chaos. On a soigneusement relevé et calculé celles que citent les historiens. Elles sont nombreuses : 14 par exemple de 610 à 653 avant J. C.; et quand un événement est daté, je suppose, de l'année de l'éclipse, ou de l'année avant ou après l'éclipse, facilement on est fixé. C'est le meilleur moyen de contrôle que nous ayons, souvent le seul.

Tout ceci nous laisse encore dans l'approximatif. La date même de la naissance de J. C., à laquelle se ramènent toutes les chronologies particulières, n'est pas certaine. Le raccord avec la chronologie romaine, fait en 525 par le moine Denis le Petit, a été défectueux; N. S. est né plusieurs années avant l'ère qui porte son nom, très probablement 4 (quatre) avant J. C. Ajoutons toutefois que ce n'est pas là une grande cause de trouble, car un point de départ, même erroné, n'en est pas moins fixe.

Une difficulté plus récente, c'est l'introduction du calendrier grégorien, le nôtre, en 1582. L'année julienne est trop longue de onze minutes, ce qui fait une erreur de 3 jours environ de retard en quatre siècles; ces 3 jours, le calendrier grégorien nous les fait rattraper par la suppression de 3 années bissextiles sur quatre de celles qui terminent un siècle. L'écart était de dix jours, au temps de Grégoire XIII : c'est pourquoi on passa du 4 octobre 1582 au 15 octobre. Naturellement, les dates antérieures se trouvent fausses de quelques jours, l'écart allant en s'amouñdris-

sant à mesure qu'on recule dans le passé. On n'a pas rectifié ces dates antérieures pour éviter une énorme complication : elles sont donc inexactes, avec un retard de 10 jours au maximum pour les dernières. La Saint-Barthélemy, par exemple, datée du 24 août 1572 en calendrier julien, répond au 3 septembre du calendrier grégorien : Voltaire, qui avait la fièvre à cet anniversaire, grelottait 10 jours trop tôt.

Les fabricants d'éphémérides, les amateurs d'anniversaires, les promoteurs de centenaires, de millénaires ne pensent pas à rectifier les dates. On ne leur en fait pas un crime, car chacun sait que ces sortes de fêtes sont surtout destinées à glorifier les vivants en parlant un peu des morts.

Mais, les sociétés historiques, dont l'unique souci est celui de la vérité, ne pourraient-elles pas travailler à mettre plus d'harmonie entre les dates et les faits. Pour ne citer qu'un exemple, qui vient tout naturellement sous ma plume, dans une ville où le culte de la Sainte de la Patrie reste si vif et si populaire, pourquoi donc célèbre-t-on la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc le 8 mai, puisque le 8 mai de ce temps-là correspond au 17 mai d'aujourd'hui.

Ces quelques indications prouvent suffisamment que « l'art de vérifier les dates » n'est pas à la portée de tout le monde.

C'est un rude labeur qui pouvait tenter Dom Clément et ses imitateurs. Un labeur pour lequel ils savent qu'ils n'ont pas à compter sur la reconnaissance des enfants qui palissent sur toutes leurs listes de dates.

Je termine, mes chers Collègues, cette causerie — c'est son titre et tout son mérite — sur les « Dates » en histoire.

Peut-être ajoutera-t-elle à votre indulgence native, à l'endroit des mémoires défaillantes, des inexactitudes chronologiques lorsqu'on parlera « histoire » autour de vous ou devant vous.

Peut-être — ce qui est mieux — vous donnera-t-elle un léger scepticisme de bon aloi, quand la préhistoire, toujours si captivante par l'attrait de l'inconnu, tentera de nouer de liens trop serrés les dates et les faits.

L'amour de l'histoire ne doit pas être aveugle; et c'est la gloire de Sociétés comme la vôtre d'arracher chaque jour quelques parcelles du bandeau qui lui couvre les yeux.

Abbé J. SAINCIR.
